

L'Age d'or

BERTRAND SCHEFER

L'Age d'or

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2008

C'EST là, dans Paris, à quelques mètres de la Seine qui coule vert-de-gris au ras des quais. Les morts se relèvent dans une odeur d'alcool. On les voit errer dans les supermarchés et remplir des caddies sans y penser. Ils traînent les pieds en râlant, des haches fichées dans la tête. Entre les plis du canapé, devant l'immense télévision, flotte un mélange de fonds de bouteilles et d'esprits volatilisés. Dans la pénombre, on distingue les poignées dorées d'un buffet en verre qui s'enfonce dans la moquette, et c'est peut-être tout cela, me dis-je, la nuit, le whisky et les crânes béants qui nous ont rendus subitement si proches et si vivants.

Frances s'avance vers moi avec cette stupéfaction tout occupée à mesurer le passage du temps. Son visage arraché à la foule porte encore la trace des longues après-midi où germaient ces grands vides que nous avons comblés en sillonnant Paris d'un appartement à l'autre. Nous nous tenons maintenant à un carrefour, entre deux feux, et il nous faut choisir un trottoir pendant qu'elle revoit peut-être aussi la nuit de notre première ivresse. Nous regardons un moment les voitures, et rien

d'autre. C'est en voyant son imperméable si clair que je remarque enfin le brun qui coule sur ses cheveux. Je regarde impuissant sa blondeur s'enfuir de toute la lente construction de mon souvenir. Puis à nouveau les voitures et le vacarme vide. Je détaille ses gestes. Mon œil glisse sur ses ongles vernis où se réfléchit le blanc du ciel. Devant nous, il y a les avenues, les vitrines, des marcheurs engloutis par la ville qui n'enregistre déjà plus aucun de leurs mouvements. Et Frances parle. Les mots lui viennent. Elle égrène des noms propres à peine croyables – Loïc Vermeil, Marina Laforêt, Bérénice Kadjar –, de ceux qu'on se rappellera jusqu'à la fin. Trois syllabes, et un coup de fouet me propulse dans un bureau où s'agitent les doigts épais d'une conseillère d'orientation dont le violent parfum me saute au visage. Frances ressort du tombeau des identités à n'en plus finir. Sa mémoire est prodigieuse, et je ne sais finalement plus rien d'elle qui s'appuie subitement de tout son poids sur moi.

Voilà donc Frances, et me voilà aussi, debout comme deux idoles arrêtées au milieu de la foule. Je guette malgré moi le moment où l'inventaire va s'épuiser de lui-même, lorsqu'elle s'interrompt brusquement. Elle porte un col roulé qui bâille sur son cou. Ses

mains glissent le long de la lanière de son sac et elle me dit qu'elle a justement croisé mon frère, par hasard lui aussi, qui attendait à la sortie du métro Alésia. Elle dit cela en passant, comme si elle avait omis un détail. Mais il y a sur son visage un air embarrassé qui montre qu'elle n'a depuis le commencement pensé qu'à cela. "Nous avons bu un lait fraise" précise-t-elle, et elle ne voit sans doute pas l'effort qu'il me faut faire pour imaginer le verre rempli de cette couleur opaque et fluorescente, rien d'autre qu'une pâte dentifrice liquéfiée qui coule dans sa gorge. Je gardais le souvenir d'un kir royal et du geste souverain qu'il faisait quand il le commandait. S'installe alors un blanc assez long qu'elle finit par briser en parlant du garçon de café soupçonneux qui n'avait pas voulu le laisser entrer. Et elle ajoute : "j'ai dû dire que nous étions ensemble". Elle guette alors quelque chose dans mon regard qui ne vient pas et plonge finalement la main dans son sac en parlant d'un rendez-vous. Et moi, toujours au milieu des autres, condamné à rechercher des stigmates sur son visage radieux, je glisse déjà sur les toits en détaillant les gouttières et les traînées de pluie imprimées sur le zinc. Je repense à ces colonnes d'évacuation des eaux que l'on voit à l'angle des immeubles

et sur lesquelles, vertes, jaunes, rouges fluorescentes, s'enroulaient des publicités pour la culture physique, exhibant toujours le même homme exagérément bombé par le tuyau. Je revois aussi cette poudre sulfureuse pour animaux jetée au bas des murs, comme une éclaboussure de lumière dans un champ impressionniste. Frances me dit alors crûment pour me ramener à elle, ou peut-être brise-t-elle seulement le silence, que je pourrais encore le trouver sur les marches du métro Alésia, où elle n'est pas la première à l'avoir vu. Je l'aperçois alors un bref instant, appuyé à la rampe, debout dans son manteau trois-quarts et ses baskets grises, vendre ou distribuer un peu de cette œuvre qu'il voulait accomplir seul et à l'écart, sur les routes où il est parti depuis dix ans : des poésies, sans doute, ou un livre qui échapperait aux lois du marché. Je dis : debout, un livre à la main. Et je vois Frances s'éloigner en pleurant, subitement exceptionnelle au milieu des autres.

“TU ne peux pas rester les bras ballants sans rien faire, à vivre dans un monde coupé des réalités.” Il ne la voit déjà plus, la ville l'ayant complètement submergée. Le visage de Frances se dissout et c'est Suzanne, à présent, qu'il entend lui dire qu'il est peut-être temps pour lui de gagner sa vie. Il se souvient qu'elle n'a pas eu peur de travailler dans un bar ni honte d'avoir fait des ménages lorsqu'elle est arrivée à Paris.

Il revoit distinctement le petit comptoir de la cuisine américaine où ils se sont assis côte à côte. Dans la lumière grise qui irradie des stores baissés, Suzanne commence à lui parler de cette fille qui a trouvé une place au Crazy Horse en regardant le fond de sa tasse. C'est ça, dit-elle, qui l'a décidée un jour à lancer à ses parents : je vous laisse, il est temps pour moi de commencer à vivre. Elle mesure mieux aujourd'hui combien c'était brutal, naïf et absolument juste. De retour dans sa chambre, elle regarde longuement les affiches, les peluches sur la couette et les photos jetées en vrac avec les disques. En observant la vue par la fenêtre d'où elle aperçoit le parking derrière

l'église, elle se sent tout à coup portée par quelque chose de plus grand qu'elle.

Le dîner avec ses parents est gai, mais personne n'ose parler librement. Ils la regardent avec stupeur : la détermination de son côté est si forte, quand du leur il n'y a plus rien. Ils font des considérations sur la famille, parlent des mots qu'ils s'écriront. Les recommandations qu'ils voudraient lui faire sont inutiles puisqu'ils ne connaissent pour ainsi dire rien d'autre que leur ville. Elle mange tranquillement, en les observant comme un petit animal résolu. Elle a même retrouvé l'appétit et une sorte de sourire passe sur le visage de sa mère qui se met soudain à l'appeler "Suzanne ma chérie" ; ce qu'elle n'a pour ainsi dire jamais fait.

Elle s'est toujours sentie seule dans ces cafés où, passé sept heures du soir, au milieu du bruit des flippers et des jeux vidéos, Marc et quelques autres lui proposent régulièrement de faire un tour à moto et d'aller boire des verres chez eux en écoutant des disques. Elle se dit : à Paris au moins, ma solitude m'appartiendra. Mais ici, elle ne peut plus rien en faire. Elle se revoit encore allongée sur le lit de sa chambre étroite pensant à ce qu'elle va devoir laisser, se demandant s'il lui faut ou non regretter à l'avance quelque chose de cette vie. Mais il n'y

a que des objets sans valeur : du plastique, de la mousse, des couleurs criardes dont le goût commence à lui passer, des photos découpées dans les magazines qui se détachent progressivement d'elle. Lorsqu'elle se tient devant la chambre de ses parents et qu'elle aperçoit le gris et le beige qui environnent la grande télévision, elle se dit qu'elle n'a pas envie de cela non plus. Elle ne peut pourtant pas conserver indéfiniment ce monde empaqueté comme un bonbon dans lequel elle s'est enfermée jusqu'à aujourd'hui. Elle se demande pourquoi l'on doit entretenir si longtemps, alors que tout est déjà loin, cette image de l'enfance qui ne correspond à rien ni à personne. Et que fera-t-elle plus tard de ces souvenirs, puisque tout partira à la poubelle ? Elle aura sans doute, elle aussi, un ou plusieurs enfants à Paris ou à l'étranger. Et lorsqu'elle installera leur chambre, elle retrouvera les impressions qu'elle est juste en train de quitter et elle pensera à sa mère presque plus qu'à elle-même et très peu à celui qui sera leur père.

Elle traverse la rue commerçante envahie par les messages publicitaires qui tombent des haut-parleurs. C'est dimanche, le ciel est assez bas, le froid commence à s'emparer de la ville et dès cinq heures du soir, les gens se massent

dans les cafés. Lorsqu'elle voit ses amis pousser en riant la porte de verre du bar où ils se retrouvent depuis cinq ans tous les week-ends, elle commence à comprendre que c'est exactement ce qu'elle redoute : la régularité et le glissement progressif des générations qui s'y succèdent, les changements d'allures et de vêtements, les débuts dans la vie professionnelle, les blousons qui se transforment en costume ou en tailleur et, souvent, la peau que l'alcool commence à gonfler. Ils sont tous en rang devant le comptoir. On pourrait leur coller des numéros dans le dos ; chacun perdant peu à peu de sa fraîcheur et de son humour, s'installant dans des histoires de plus en plus sordides, assujettis progressivement aux patrons et aux règlements ou à une apathie qu'ils appellent le temps libre. A cinq ans d'écart, elle voit les changements énormes, les mariages ratés et les maîtresses, les secrets des lycéennes violées derrière la salle des fêtes, les discussions sur les voitures et les supermarchés. Elle entre à son tour dans le bar et, pour la première fois, l'odeur d'alcool, de tabac froid et d'eau de Javel la prend à la gorge. Au fond de la salle, Marc agite brusquement les manettes d'un jeu vidéo au bord duquel une cigarette finit sa course. Puis il tape sèchement sur un gros

bouton rouge et pousse un soupir en récupérant son verre de bière posé sur la table à laquelle sont installés ses amis. Elle s'approche de lui. Les autres la regardent. Il lui dit : assieds-toi, sans la voir. Elle s'exécute. C'est désormais sans importance.

“Je sais maintenant pourquoi j'ai obéi” dit-elle en regardant ailleurs. Et lui, en l'écoutant, l'envie de connaître cet arrachement. Il aimerait sans doute lui aussi pouvoir faire table rase et venir conquérir Paris, se sentir pris dans le mouvement d'une vie qui a une destination. Mais il n'a rien à conquérir, et même en disant cela, il sait qu'il se trompe.

Que lui a-t-il dit finalement de sa vie ? Suzanne sait qu'il est seul depuis deux ans, occupé à faire le deuil d'une relation trop longue, sans que personne n'ait d'ailleurs su lui expliquer ce que peut signifier faire le deuil. Sait-elle qu'il sort toutes les nuits avec des amis de passage et entretient de vagues relations ? Il lui a mollement parlé de cette Allemande qui habitait à Saint-Germain-des-près et lui faisait manger du boudin blanc pour le revigorer. Elle venait parfois chez lui dans la journée, monnayant ses services contre des ballots de linges qu'elle glissait dans la machine qui tournait le temps d'un disque,